



présente

Le moment où ça se dégrade

une nouvelle inédite

de

Gaël Octavia

© Gaël Octavia 2021

– À quoi bon vivre si longtemps ? Il y a toujours un moment où ça se dégrade...

Ainsi parlait ma mère de ma famille paternelle, une lignée habituée aux centenaires, selon laquelle toute mort survenue avant quatre-vingt-quinze ans ne pouvait être qu'accidentelle ou criminelle. Notre prodigieuse hérédité suscitait l'admiration de tous, sauf de ma mère. Je l'avais découvert un jour où notre clan se pressait autour d'un arrière-grand-oncle qui célébrait ses cent-six ans. J'avais surpris la grimace de ma mère quand la vénérable bouche, ayant soufflé toutes ses bougies, avait laissé échapper un petit filet de salive.

– Pfff... Finir comme ça, non merci ! Je préfère être piquée comme un vieux chien !

– Aucun risque ! avais-je marmonné, car il était notoire que les siens ne faisaient pas de vieux os, expédiés ad patres avant l'heure par des cancers, infarctus et autres thromboses fatales.

Les sarcasmes de ma mère m'agaçaient tout particulièrement quand elle s'en prenait à ma grand-mère, que j'adorais. A chacun de mes séjours en Martinique, elle me prévenait qu'Adèle s'était « beaucoup dégradée ».

Cette fois, cela faisait trois ans que je n'étais pas rentrée au pays. J'étais impatiente de rendre visite à Adèle, qui, comme à son habitude, m'aurait préparé pour le déjeuner un de ces mets dont elle avait le secret et dont je me languissais à Paris. D'après ma mère, à bientôt quatre-vingt-quatorze ans, elle perdait sérieusement la mémoire.

– Elle ne te reconnaîtra même pas !

Je répondis d'un *tchip*. Ma mère semblait obsédée par la prétendue « dégradation » d'Adèle, comme si elle l'espérait secrètement. Je n'avais jamais compris la cause de son animosité. Ma grand-mère était la femme la plus douce qui soit, et, naturellement, je prenais son parti.

Adèle me serra dans ses bras avec chaleur. Bien sûr qu'elle me reconnaissait, s'exclama-t-elle en créole, me pinçant les joues. Comme j'étais devenue belle et élégante ! Le soulagement atténua un peu la déception d'apprendre qu'une aide à domicile s'était occupée de la cuisine. C'est lorsque nous fûmes attablées que je compris ce qu'avait voulu dire ma mère. Adèle, pleine de fierté, désigna une photo encadrée, sur le mur. Un cliché de mon père, enfant.

– Vous connaissez mon fils, Bernard ? Un adorable petit garçon ! fit-elle en français.

Adèle me vouvoyait ! Elle me prenait pour une étrangère, une dame distinguée venue de Paris, et entreprenait de me décrire de son petit Bernard, son fils unique... mon propre père ! À plusieurs reprises, elle le héla et, comme il ne venait pas, l'excusa en relatant les espiègleries dont il était coutumier. Malgré ma stupéfaction, je me laissai émouvoir par son ton enjoué. Ce petit lui apportait tant de bonheur !

Soudain, elle s'interrompit au milieu d'une phrase et me regarda comme si elle venait de se réveiller. Gênée, elle bafouilla, puis se tut de nouveau. Elle ne se rappelait plus ce qu'elle venait de me raconter. Après une longue hésitation, elle reprit, mais pas à l'endroit où elle s'était arrêtée. Son ton aussi était différent, grave. J'étais moi-même devenue une autre, dans ses yeux. Elle me tutoyait désormais. Je finis par saisir qu'elle se croyait en présence de sa propre sœur. Elle se remit à parler de Bernard, mais, cette fois, il avait dans les vingt-cinq ans et Adèle se lamentait au sujet

de ces filles qui lui couraient après, qui le reniflaient telles des chiennes en chaleur, qui le harcelaient, qui lui collaient aux basques comme de vieux chewing-gums, qui espéraient lui mettre le grappin dessus, la corde au cou, les deux pieds dans les chaînes ...

– Surtout *tala* (celle-là), cette espèce de traînée, cette petite garce, une dénommée ...

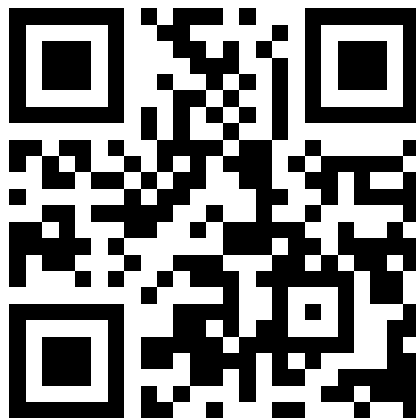
Ma mère ! Adèle, parlant de ma mère, déversa un tombereau d'insanités à faire s'évanouir la poissonnière la plus hardie du marché de Fort-de-France, passant au créole lorsqu'elle eut épuisé les injures disponibles en français. La créature au pedigree douteux et aux mauvaises manières était, hélas, celle dont son fils chéri semblait entiché. Mais Adèle avait un plan ! Elle prit un air de triomphe qui m'inquiéta. La veille, elle était allée consulter son *gadzafè*, son sorcier personnel, tout au nord de l'île. Le *gadzafè* lui avait donné « quelque chose » à verser dans la tasse de son ennemie, « quelque chose » qui l'en débarrasserait définitivement. Et ce dès aujourd'hui, car elle avait invité la demoiselle, qui ne se doutait de rien, pour le café ! Sur ces mots, elle se leva et se mit à farfouiller dans le grand buffet en mahogany.

– C'est étrange, j'avais rangé la fiole derrière les flûtes à champagne !

Me fixant, son regard, une fois de plus, changea. Reconnut-elle les traits de ma mère dans les miens ? Elle fut prise d'un accès de fureur, poussa un hurlement avant de se jeter sur moi à coups de poing. Après avoir vainement tenté de la détromper, je battis en retraite, claquai la porte et sautai dans ma voiture.

Sur le chemin du retour, je me demandai si Adèle avait réellement essayé, autrefois, d'empoisonner, zombifier, envoûter ma mère, ou je ne sais quoi. Et si ma mère l'avait su. Si c'était la cause de cette haine si mal contenue. Sans doute n'aurais-je jamais le fin mot de l'histoire. Apercevant dans le rétroviseur la marque des griffes d'Adèle sur mon front, je me promis de ne plus jamais contredire quiconque quant à cette affaire de « dégradation ».

Gaël Octavia



Ce QRcode vous permet d'accéder au site :

www.lartenchemin.com

où vous pouvez retrouver et télécharger gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin

Suivez l'actualité des artistes de L'Art en chemin sur la page Facebook : « L'Art en chemin »